ESSAI

SUR LA

NECESSITE DE CONFERER LES

EMPLOIS

SELON LES

TALENS,

PAR

MR. LE BARON DE LOC**.

. . . . . moniti meliora sequamur.

EN EUROPE

CHEZ LES LIBRAIRES.

M DCCLXIII.

A MONSIEUR

*LE COMTE DE W***

CHER AMI

Permettez qu'en vous dédiant ce petit ouvrage, je conſacre une ſorte de monument public à notre Amitié : à cette Amitié qui, par je ne ſais quelle douce ſympathie, nous unit d'abord heureuſement dès notre tendre âge, & que la même éducation, les mêmes goûts, & les

mêmes études, ont depuis rendu auſſi vive que ſincère, auſſi étroite qu'invariable. Vous ſavez que je ſuis à jamais.

Tout à vous

L. B. *de* L***

PREFACE.

JE prévois que je ſerai jugé avant que d'être lu : encore ne ſerai-je pas le premier à qui cela ſoit arrivé. On ſe récriera entre autre ſur ce que je me ſuis amuſé à prouver ce que perſonne n'a jamais révoqué en doute. Il ſe peut même que l'on m'attribue des vues particulières ou perſonnelles. On dira .... tout ce qu'on voudra. On critiquera... tout ce qui ne plaira pas : en quoi l'on poura avoir raiſon & tort.

De mon côté, je crois devoir inſtruire mon Lecteur, que, fidèle à mes principes, ce ne ſera que de la manière ſuivante, que je ſerai affecté du ſort de ce petit ouvrage: ſavoir, que la juſte cenſure privée ou publique, loin de me piquer, ſervira à me corriger; j'en profiterai, & j'en ſerai très-obligé aux cenſeurs. La critique d'un faux Ariſtarque ne me chagrinera pas: loin de lui répondre avec aigreur, je lui pardonnerai ſes fautes ſans les relever: enfin l'approbation du Public éclairé, ſi tant eſt que ces feuilles en trouvent & en méritent, ne m'enorgueillira pas non plus, j'eſpère: mais je me contenterai de ce témoignage public d'un tems bien employé. Après tout, je

prie les perſonnes éclairées de vouloir bien m'honorer de leurs avis & de leurs jugemens.

Or voici ce qui m'a porté à publier cet Ecrit : j'ai penſé que ce ſeroit mériter du Public, que de lui communiquer la diſcuſſion d'un ſujet auſſi intéreſſant que l'eſt celui que le titre annonce. Il me ſemble au-reſte que cet Eſſai contient le dévelopement d'une propoſition ſur laquelle un raiſonnement détaillé ne ſauroit être ni ſuperflu ni même inutile ; quoique la vérité en ſoit d'ailleurs connue en gros de tout le monde. Voici mes vues & mon deſſein : animé de zêle pour le Bien général du Genre humain, & par conſéquent rendu ſenſible au Bien des Etats

& de ceux qui les ſervent, j'ai entrepris ce petit travail, afin de pouvoir, ſi l'on veut bien me lire, réveiller aux Protecteurs comme aux protégés les idées qu'ils peuvent avoir ſur la néceſſité de conférer les emplois ſelon les talens. C'eſt à l'uſage de cette eſpèce de Lecteurs, que je me ſuis étendu en parlant de la diverſité réelle des caractères de nos eſprits & de l'inégale diſtribution des talens: c'eſt à eux préférablement que je deſire de faire goûter les raiſons qui démontrent la néceſſité de choiſir les talens ſelon les emplois : c'eſt à eux enfin & à tout le monde, que, dans une légère ébauche, j'ai l'aiſſé enviſager les différentes conſéquences qui réſultent d'un tel choix

ſelon qu'il eſt bon ou mauvais. Content, ſi la réflexion ſur ce que j'avance dans cet Eſſai, pouvoit donner lieu à des réglemens utiles dans la diſtribution des emplois. Comme Citoyen du monde, je ſerois ravi d'avoir pu rendre de ſemblables ſervices au Public en général. Content encore, ſi un ſeul mortel en tire du profit : chériſſant mon prochain par devoir & par inclination, j'aurois le ſenſible plaiſir d'avoir en même tems ſatisfait à deux choſes ſouvent oppoſées d'intérêts, ſavoir la Loi & le Panchant : voilà mon but.

Il ne faudra, ce me ſemble, que très-peu d'équité pour ne me pas prêter d'autres intentions que celles que je viens d'expoſer. Il ſeroit

encore très-injuſte & très-imprudent de défendre quelque-part la lecture de cet Ecrit : car, outre que le ſoin qu'on a eu de ne jamais s'écarter des vues générales, le met naturellement à l'abri de toute défenſe, ce ſeroit en effet ſe découvrir aſſez imprudemment, que de condamner une auſſi ſimple expoſition des maximes univerſelles : ce ſeroit, ſans contredit, s'attribuer nommément & comme par préférence le défaut de la pratique d'une vérité commune. Loin d'une telle crainte, j'oſe plutôt m'aſſurer d'une pleine liberté de paroître en tout lieu : & je crois pouvoir me flater que chaque Lecteur verra bien, ſans que je l'en prévienne, que, loin de l'eſprit de critique,

je n'ai rien moins prétendu que de haranguer ici quelque Etat en particulier où, peut-être, ma Théorie ne conviendroit guère à la Pratique. Du-surplus, je proteſte ſolemnellement, (& c'eſt certainement tout ce que je puis faire pour obvier à la calomnie) que je ne connoîs point de Province à laquelle j'euſſe pu adreſſer ceci en particulier.

„ J'ai vu ſous le Soleil, dit le SAGE, * qu'on ne confie pas la „ courſe au plus vîte, ni la guerre „ au plus vaillant; que ce n'eſt point „ aux ſages qu'on donne du pain, „ ni aux plus habiles qu'on donne „ les richeſſes; & que ce ne ſont pas „ les plus intelligens qui plaiſent le „ plus; mais que la rencontre & le

* *Eccl. IX. 11.*

„hasard font tout sur la terre.„ Personne ne sauroit trouver mauvais que je me fasse une sorte de rampart de ces paroles sacrées, & qu'après cela je dise hardiment, que j'ai publié cet Ecrit, parce que je n'ai pas cru qu'on en pouroit dire avec vérité, que le sujet en est en général hors de saison; que ce siècle sur-tout n'en a que faire; qu'enfin les talens n'ont guère besoin aujourdui de semblables plaideurs pour être employés à propos, ni les emplois de tels secours pour être dignement remplis **. Quoiqu'il en soit, on donne cet Essai au Public, & on le lui abandonne.

** *Non tali auxilio nec defensoribus istis Tempus eget.* Virgilius.

ESSAI

ESSAI
SUR LA
NÉCESSITÉ DE CONFÉRER LES EMPLOIS SELON LES TALENS

INTRODUCTION.

POUR qu'un Etat ſoit généralement bien regle, il eſt néceſſaire que les talens de ceux à qui le Souverain en confie l'adminiſtration & le gouvernement, ſoient propres à traiter les affaires attachées aux emplois qu'ils exercent: voilà, ce me ſemble, une de ces maximes unanimement approuvées en Théorie, & communément négligées en Pratique. J'ai donc penſé qu'il

ſeroit peut-être utile d'offrir un Eſſai ſur la néceſſité de conférer les emplois ſelon les talens : ſujet ſur lequel il n'a paru encore, que je ſache, rien de détaillé jusqu'ici. C'eſt un Eſſai, je le répète : car je n'ai pas prétendu donner un Traité complet, ni voulu épuiſer mon ſujet. Au-ſurplus, les matériaux ne m'euſſent pas manqué, ſi j'avois jugé à propos de m'étendre davantage : mais j'avoue qu'effrayé de l'abondance de la matière, je me ſuis reſtreint dans les bornes étroites d'un Eſſai : ce n'eſt pas ſans raiſon, que je les ai préférées à un gros volume, qui fatigue ſon Auteur, & qui rebute plus ſouvent ſes Lecteurs, qu'il ne les inſtruit. Commençons par fixer la valeur des mots en y attachant des idées nettes & préciſes : il m'importe d'être compris.

Perſonne n'ignore ce qu'on entend par *emploi* : je reſtreins ici la ſignification trop étendue de ce mot : je ne m'en ſers que pour déſigner les Charges publiques, qui exigent des travaux d'eſprit & des connoiſſances ; où l'Ame eſt plus occupée que le corps ; & où il ne ſuffit pas de payer ſimplement de ſa figure.

Je définis en général les *talens*, une heureuſe diſpoſition de la Nature, qui

naît avec nous, & qui nous donne de l'aptitude pour les Arts & pour les Sciences (*a*). Tout le monde ſait que nous avons deux ſortes de talens, ceux de l'eſprit, & ceux du corps: & le Lecteur ſent bien, ſans que je l'en avertiſſe, que ce ſont les premiers que nous avons ici en vue. Dans le cours de cet Ecrit, le mot de *talent* me ſervira pour déſigner une diſpoſition naturelle de l'eſprit, qui nous rend ſpécifiquement propre à traiter certain genre d'affaires: ainſi celui dont la diſpoſition d'eſprit convient à l'exercice de tel emploi, eſt cenſé avoir ce que je nomme *le talent de l'emploi.*

J'entends ici par *génie* l'aptitude particulière qu'un homme reçoit de la Nature, à traiter certaines eſpèces d'affaires avec une facilité extraordinaire & avec l'avantage de l'invention: diſpoſition qui le rend capable d'atteindre dans ſa ſphère le plus haut dégré de perfection. Ainſi celui qui eſt doué de cette capacité relativement à

(*a*) Je n'oſerois dire avec Mr. de Fontenelle, que le talent *eſt un certain mouvement impétueux & heureux, qui nous porte vers certains objets, & les fait faire juſtes ſans avoir aucun beſoin du ſecours de la réflexion..... pour peu qu'on en ait beſoin*, ajoute-t-il enſuite, *c'eſt autant de rabatu ſur l'eſſence & ſur le merite du talent.* De bonne foi, ne voilà-t-il pas plutôt la définition de l'effet du talent, que celle du talent même?

l'exercice de tel emploi, possède ce que j'appèle le *génie de l'emploi.*

Or remarquons bien ceci : l'on peut avoir plusieurs talens ; mais on n'a qu'un génie : les talens conviennent aux genres d'affaires ; le génie n'est que pour l'espèce. Il s'ensuit de-là, que si les travaux d'esprit requis pour faire les fonctions de différens emplois, sont à-peu-près analogues, le caractère d'esprit (*b*) propre à l'un des deux, conviendra aussi à l'autre. De sorte que l'on peut avoir le talent de différens emplois, & se trouver capable de s'acquiter assez bien des devoirs de chacun de ces emplois indifféremment. Il n'en est pas ainsi du génie de l'emploi : car supposé qu'on ait ce génie, & qu'on soit assez heureux de parvenir à cette espèce d'emploi ; l'on est en état, il est vrai, de s'en acquiter bien-supérieurement ; mais loin d'être capable, quelque étendue d'esprit qu'on ait d'ailleurs, de briller également dans une autre espèce d'emploi, l'expérience prouve au-contraire, qu'on n'y réussit que, tout-au-plus, médiocrement : & telles sont les bornes de l'esprit humain.

(*b*) Le divers mélange des talens & leurs dégrés de perfection forment ce que je nomme *Caractère d'esprit* ; tout de même que le divers mélange des humeurs & leurs dégrés d'abondance constituent ce qu'on appèle *temperament.*

J'aurai encore dans la ſuite l'occaſion de revenir ſur ce propos. Je me hâte maintenant de diſcuter l'inégalité des caractères de nos eſprits, au hazard de m'attirer de la part de certains Lecteurs cette apoſtrophe de *Perſe : quis leget hæc.*

PREMIERE PARTIE.

Inégalité des caractères de nos esprits; & quelles en sont les causes.

JE me flate de rencontrer juste quand je place l'inégalité qui se trouve dans la conformation extérieure de nos corps, à côté de celle qui règne dans ce qui constitue le caractère de nos esprits. J'en appèle à l'expérience, le plus sûr garant que j'en puisse avoir; elle justifie pleinement cette comparaison. En effet, on est encore à trouver deux personnes d'une parfaite ressemblance de visage seulement (*a*): & il me paroît pour-le-moins également difficile, je dirois volontiers impossible, qu'on rencontre jamais deux caractères d'esprit absolument égaux. Diversité merveilleuse dans la conformation de nos traits! Inégalité incompréhensible dans la force de nos talens! Admirons ici la divine Providence: admirons l'Auteur de la nature: tout cela part de sa main:

(*a*) Qu'on ne vienne point ici me contredire en alléguant des prétendues histoires véritables, imprimées, attestées, &c. Je déclare que je fais autant de cas de tous ces contes, où la vérité est confondue avec l'exagération, que des fables: en quoi je ne m'écarte pas de l'opinion des plus savans Philosophes.

tout cela a pour but le bien des hommes. Ce divin Créateur également merveilleux & bienfesant dans la création, comme il n'a pas fait deux grains de sable, qui se ressemblent parfaitement ; ainsi a-t-il aussi prodigieusement diversifié les traits de nos visages & les caractères de nos esprits : diversité nécessaire à la vie sociale à laquelle il nous destinoit. Il n'est, je crois, personne qui d'abord ne conçoive combien la diversité des visages nous est utile & nécessaire : aussi ne faut-il que du sens commun pour appercevoir tout aussitôt, qu'il en est de même de l'inégalité des caractères de nos esprits, & de la différente distribution des talens. L'on pouroit d'ailleurs assez agréablement, si c'en étoit ici le lieu, étendre la comparaison proposée tantôt, en comparant, par exemple, les jolis visages aux bons caractères d'esprit ; les laids aux mauvais ; les traits frapans aux esprits vifs ; les traits fades aux esprits simples ; les traits majestueux aux esprits sublimes & profonds ; & enfin la parfaite beauté, chose qui ne se trouve guère, au génie universel, également introuvable. Mais comme cela nous mèneroit trop loin, & ne serviroit pourtant de rien à la discussion de notre sujet, qu'il nous suffise de pouvoir conclure de cette ébauche, que les

caractères de nos esprits sont en effet aussi différens que nos visages, & les talens aussi variés que les traits.

Que si quelqu'un s'avise de me demander ici la cause physique de cette inégalité des caractères de nos esprits; que lui répondrai-je ? Je pancherois à lui dire d'après *Ovide : causa latet, vis est notissima* (*b*). Au défaut de vérités, payons au-moins de probabilités. L'opinion commune en attribue la cause, avec assez de vraisemblance, aux différens tempéramens & aux diverses organisations du cerveau. L'on sait en effet, que les hommes ne se ressemblent guère, ni par les fibres du cerveau, ni par les tempéramens. Or, les organes, disent les Philosophes, servent à l'Ame pour faire ses fonctions, & le tempérament influe dans l'action de l'esprit. Par conséquent l'Ame agit diversement, selon qu'elle trouve l'organisation & le tempérament variés. Ainsi, par exemple, si une personne est tout-à-fait stupide & hébétée, c'est, disent-ils, qu'il y a défaut dans l'organisation ; si elle n'a point le précieux talent de la mémoire, c'est que son cerveau est trop sec.

(*b*) *Métamorph.* L. IV. La cause en est cachée ; mais l'effet en est très-connu.

Tout cela me paroît d'une très-grande probabilité ; mais auſſi, à dire vrai, d'une forte obſcurité. Eh! comment concevoir clairement la réaction de l'Ame ſur nos ſens & de nos ſens ſur l'Ame ? Je me trompe fort, ſi ce myſtère ne demeure toujours myſtère.

Jean Huarte, Médecin Eſpagnol, ſe rendit fameux dans le ſeizième ſiècle par un Ouvrage qu'il intitula *l'Examen des eſprits* (c). Il y traite d'abord de la néceſſité de la capacité naturelle pour réuſſir dans les Sciences : enſuite il examine l'organiſation du cerveau & les tempéramens, en tant qu'ils occaſionnent la diverſité des caractères d'eſprit : & il fait dériver la différence des talens, de la conſtitution phyſique du cerveau, qu'il diviſe en chaude, humide, & ſèche. De la chaleur il fait naître l'imagination ; de l'humidité la mémoire ; &

(c) Ce livre écrit originairement en langue eſpagnole, a été traduit en pluſieurs langues : il eſt néanmoins devenu rare aujourd'hui. Antoine Zara compoſa d'après Huarte un ouvrage intitulée *l'Anatomie des eſprits & des ſciences* ; & Mr. Sorel dans ſon Livre *de la perfection de l'homme*, y traita auſſi cette matière. Il y a beaucoup de bonnes choſes dans ces ouvrages ; mais je n'ai pas pu en profiter dans cet Eſſai où je n'ai enviſagé les talens, qu'en tant qu'ils doivent convenir aux emplois. Je ne m'y ſuis propoſé que de démontrer la néceſſité du choix qu'on en doit faire en diſtribuant les charges dans un Etat bien réglé.

de la ficcité le jugement. Partant de ce Syſtème, il s'efforce de démontrer que l'étude des Langues, la théorie de la Jurisprudence, la Géographie, & l'Arithmétique appartiennent à la mémoire; que la Théologie ſcolaſtique, la théorie de la Médecine, la Dialectique, la Philoſophie morale & naturelle, & la Jurisprudence pratique dépendent du jugement; qu'enfin la Poéſie, l'Eloquence, l'Architecture, la Médecine pratique, les Mathématiques, & la ſcience du Gouvernement ſont du reſſort de l'imagination. Il va jusqu'à ſoutenir dans le neuvième chapitre, qu'un grand Orateur ne ſauroit avoir un grand jugement. Du-reſte, quoi qu'il en ſoit des raiſonnemens qu'on trouve dans ce livre beaucoup critiqué, l'on ne ſauroit pourtant disconvenir qu'il n'y ait de fort-bonnes obſervations jointes à des maximes également vraies & utiles. *Huarte* étoit un de ces hommes qui, incapables de ſe tenir au chemin batu dans la République des Lettres, ſe fraient une nouvelle route, & qui en réfléchiſſant beaucoup ſur les traces des Anciens, viennent à bout de découvrir par une profonde méditation, des pays inconnus avant eux. Néanmoins, comme il arrive aſſez fréquemment à ceux qui enviſagent les premiers certaines Hypothèſes, notre *Huarte* dans ſes raiſon-

nemens perd ſouvent de vue la Nature, & ne voit que ſon ouvrage propre. Tout ce qui n'eſt pas abſolument contraire à ſon ſyſtême, lui ſert pour le confirmer. Il fait plus : il n'a égard à certaines expériences qui lui ſont totalement oppoſées, que comme à des exceptions. C'eſt ainſi qu'en pouſſant trop loin ſes ſpéculations, & trop prévenu en faveur de ſes principes, il a quelquefois débité des viſions & des paradoxes pour des maximes aſſurées. Mais non obſtant tout cela, jusqu'à ce que nous ayions quelque choſe de meilleur, ce livre ne laiſſe pas d'être de quelque utilité à ceux qui cherchent des lumières pour connoître leurs talens & la ſcience à laquelle ils puiſſent s'appliquer avec ſuccès; afin d'être un jour, dans les emplois, utiles à leur Patrie. J'eſpère qu'on me ſaura gré de cette digreſſion, qui d'ailleurs n'eſt pas étrangère à mon ſujet (*d*). Rentrons main-

(*d*) Je crois devoir avertir ici qu'on feroit peu aſſuré & ſouvent trompé en ſe fiant ſans réſerve aux citations de cet Auteur, auſſi-bien qu'en adoptant toutes ſes maximes. Il eſt ſujet à caution dans l'un & l'autre de ces deux points. Voyez *l'Apologie de Cojar p. 213.* Au-ſurplus, le bon Huarte n'eſt qu'un ridicule viſionnaire, lorsque dans le quinzième chapitre il s'aviſe de preſcrire des règles pour engendrer des enfans de génie, & lorsque dans la préface il propoſe d'établir à cet effet des Examinateurs pour bien aſſortir les mariages. Néanmoins ce qu'il projette dans le même endroit touchant l'établiſſement public d'hommes ſages &

tenant en matière, & dévelopons un peu plus nos idées sur les tempéramens & les organes, en tant qu'ils peuvent occasionner la diversité de nos talens & de notre génie, en un mot, l'inégalité des caractères de nos esprits.

Je dis d'abord que l'homme étant composé d'un corps & d'une Ame, c'est sans contredit à cet esprit qu'on doit attribuer la faculté de penser; & conséquemment les opérations de l'Ame, telles que la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence, l'imagination, la mémoire, & la réflexion n'appartiennent qu'à elle seule. Or, les Ames étant, comme je le suppose, (*e*) égales dans tous les hommes, si

expérimentés, afin de juger des talens des jeunes écoliers pour les obliger à s'appliquer à la Science qui leur conviendroit le mieux, me paroit beaucoup plus pratiquable.

(*e*) Il me seroit fort aisé d'alléguer ici de bonnes raisons en faveur de cette Hypothèse; mais les remarques de cet Essai ne soufrent point de Dissertations métaphysiques. Pour justifier en quelque façon ma supposition, je me contente d'observer qu'en supposant l'Ame d'un génie sublime meilleure que celle d'un esprit simple, le dégré supérieur de bonté de la première *Ame* viendroit nécessairement de ce qu'elle seroit *plus esprit* que la seconde. Or, je laisse envisager au Lecteur l'absurdité de la supposition des Ames inégales. Quels faux & pernicieux raisonnemens ne naîtroient pas du système de l'Ame *plus esprit & moins esprit*?

bien que n'y ayant point d'homme, à mon avis, dont l'Ame ſoit, pour ainſi dire, d'une trempe plus fine que celle d'un autre; c'eſt donc dans les corps qu'il faut chercher la cauſe des différens dégrés de perfection & d'imperfection que l'on remarque dans l'exercice des facultés de l'Ame & dans ſes opérations. C'eſt pourquoi appuyé de l'opinion de tous les Philoſophes anciens & modernes qui ont diſcuté cette matière, j'avance qu'il eſt très-probable que le caractère de nos eſprits vienne, en partie de la diſpoſition de ceux des organes du cerveau, qui ſervent à l'Ame pour faire ſes fonctions, & en partie du mélange des fluides qui conſtituent l'eſpèce du tempérament, & qui, comme je l'ai dit plus haut, influent ſur l'eſprit, quoiqu'à dire la vérité, d'une manière aſſez inconnue. Tel arrangement des fibres plus ou moins déliées, un ſang plus ou moins fertile en eſprits, produiſent telle conſtitution: & cette conſtitution, ſoufrant plus ou moins d'énergie dans les opérations de l'Ame, occaſione tel caractère d'eſprit, c'eſt à dire, telle harmonie de talens plus ou moins dévelopés. Il règne d'ailleurs une remarquable analogie de formation & de diſtinction entre les tempéramens & les caractères d'eſprit: je m'explique. Selon que le ſang, la bile, le phlegme, la

chaleur, la ſiccité, & l'humidité dominent, naiſſent les tempéramens ſanguins, bilieux, phlegmatiques, chauds, ſecs, humides: le différent mélange de tout cela diſtingue les tempéramens presqu'à l'infini. Suivant que le jugement, la mémoire, & l'imagination abondent, ſe forme la diverſité des caractères d'eſprit: & c'eſt pareillement la force inégale de pluſieurs talens qui différencie également ces caractères. En effet on peut dire: *autant d'hommes, autant de caracteres d'eſprit*, de même qu'on a dit: *quot capitum vivunt, totidem ſtudiorum millia*(*f*). L'Auteur de la Nature a fait une diſtribution inégale de ſes dons. En répartiſſant différemment les talens, il ſemble qu'il ait voulu rendre les hommes néceſſaires les uns aux autres: car qui eſt celui qui ignore que les beſoins mutuels ſont les vrais liens des ſociétés? Du-reſte, pour peu qu'on ait pratiqué le Monde; pour peu qu'on ait pris connoiſſance de ſoi-même & de ſes ſemblables; on ne laiſſera pas d'avoir fait aſſez d'expériences ſur l'inégalité des caractères d'eſprit, & ſur la diverſité des talens & du génie dont les hommes ſont doués: différence ſur-tout frapante de Nation à Nation. Mais en n'examinant même qu'un Collége rempli de jeu-

(*f*) Horatius Serm. II, 1.

nes gens du pays, ne voyons-nous pas tous les jours, que tel brille pour avoir uniquement ce qu'on appèle de l'esprit, tandis qu'un autre a l'avantage d'une raison sage & modérée ? Ici se fait appercevoir le bon sens droit & sûr ; là c'est un jugement solide & clairvoyant. Ici l'on observe un entendement sublime & profond ; là une conception nette & promte. Quelques-uns montrent une intelligence habile & pénétrante ; d'autres un discernement éclairé & juste. Enfin la même inégalité se fait remarquer dans la privation des talens. On distingue la bêtise de l'étourderie, l'imbecilité de la stupidité, l'incapacité de l'ineptie. Or, pour le dire en passant, ne seroit-ce pas choquer la saine raison, que de prétendre que tous ces différens caractères d'esprits sont tous également propres à traiter les affaires d'un même emploi ? Au contraire, l'expérience ne nous prouve-t-elle pas qu'on peut avoir un génie sublime & étendu dans une certaine sphère, sans posséder dans cette même sphère les talens de l'exécution avec le don de l'attention, qualités si propres & si nécessaires dans l'exercice des emplois ? Si du-reste, dans la distribution des talens, les desseins de la Providence sont impénétrables aux foibles mortels ; ce n'est pas à eux d'en chercher les raisons : qu'ils se contentent d'admirer

l'ordre de cette Providence, qui ne donnant pas & ne refusant pas tout à un seul, distribue aux uns l'aptitude à bien faire certaines choses qui seroient impossibles à d'autres à qui Elle donne, en récompense, pour des choses différentes, une facilité qu'Elle a refusée aux premiers. Efforçons-nous donc de connoître & de suivre notre destinée: cultivons & fesons valoir les talens qui nous sont tombés en partage; & gardons-nous bien de nous appliquer à ce qui n'est pas à la portée de nos lumières.

Le résultat de ce que j'ai exposé jusqu'ici, c'est *que les différens talens des hommes ne dépendent pas d'eux comme s'ils étoient leur ouvrage, mais qu'ils sont un présent du Ciel, qu'on apporte en naissant, & qui est varié selon que l'organisation du cerveau & le tempérament souffrent plus ou moins d'énergie dans l'action de l'Ame: présent, au-reste, dont la divine Providence fait tel partage qu'Elle juge à propos* (g). Voilà autant de vérités qu'on semble

(g) Voyons ce que dit Saint Paul dans sa première Epitre aux Corinthiens; chap. XII. v. 8. je ne citerai que le françois: *L'un*, dit-il, *reçoit du S. Esprit le don de parler avec science*: & au v. 10. *un autre le discernement des esprits: un autre le don de parler diverses langues: un autre celui de les interpréter. Or c'est un seul & même esprit, qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ces dons selon qu'il lui plaît,*

ble avoir oubliées, ou du-moins rangées parmi celles dont l'uſage n'eſt malheureuſement plus à la mode, & dont la rigoureuſe pratique pouroit être ſouvent fort-inutile à ceux qui ne chercheroient d'autre emploi que celui pour lequel ils ſont, pour ainſi dire, nés: encore obſerve-t-on que cette conduite leur ſert même quelquefois d'obſtacle à parvenir (*h*). C'eſt pourquoi quelqu'un a cru pouvoir dire qu'il en étoit du choix des talens & de leur réuſſite, lorſqu'ils s'offrent aux emplois auxquels ils ſont propres, comme de ce que Régnier a dit de la bonne fortune en amour (*i*): propo-

(*h*) *Eſtamos a tiempo*, diſoit George de Monte Major, *que mererer la coſa es principal parte para no alcançarla.* C'eſt-à-dire: nous ſommes dans un tems, où la raiſon principale pour ne pas obtenir une choſe, c'eſt de la mériter. Je ne ſais ſi nous ſommes encore dans ce tems; mais je ſais bien qu'on dit un jour fort-ingénument à un Voyageur qui aſſuroit qu'il ceſſeroit de courir de lieu en lieu dès qu'il auroit trouvé une ville gouvernée par les perſonnes qui auroient le plus de mérite: *vous mourrez donc en voyageant.* De tout tems l'on s'eſt plaint que le mérite des talens, celui qui devroit faire monter un homme aux grandes Charges, l'empêche ſouvent d'y parvenir. Mais en parlant ainſi en général, il me ſemble qu'on a grand tort; vu que le mérite des talens n'eſt pas encore digne des emplois, s'il n'eſt accompagné des qualités du cœur: je veux dire, ſi d'ailleurs on fût bruſque, capricieux, indiſcret, pareſſeux, timide, intéreſſé, ſujet à de baſſes jalouſies, &c.

(*i*) *L'effort fait plus que le mérite;*
Car pour trop mériter un bien,
Souvent on n'en a rien.....
Quelquefois l'importunité
Fait plus que la capacité. Stances.

ſition que l'on pouroit d'ailleurs juſtifier d'une infinité d'exemples, qu'on ſe diſpenſe de rapporter dans cet Eſſai.

Si, comme nous l'avons fait voir, il n'eſt rien de plus évident, rien de plus conſtaſté par l'expérience, que l'inégalité des caractères de nos eſprits & la différente diſtribution des talens & du génie; quoi de plus rare, diſons mieux, quoi de moins poſſible qu'un eſprit univerſel? Des talens également propres à toutes les ſciences & à tous les emplois doivent être rangés au nombre de ces belles idées qui éblouiſſent l'imagination, mais dont on n'a jamais trouvé la réalité. Oui, de même que *Quintilien* a dit que des hommes ſans aucun talent étoient auſſi rares que les monſtres; je crois encore pouvoir reléguer ces hommes aux prétendus talens univerſels, loin de nous, dans le pays des chimères. Cependant rien de plus commun aux brigueurs d'emplois, que cette agréable mais dangereuſe illuſion de l'amour-propre, de ſe croire des génies univerſels, & d'avoir pour-le-moins le talent de quelque emploi que ce ſoit. Si quelqu'un en doute, qu'il me diſe d'ou vient pour la plupart, ſi ce n'eſt de cette ſource, la multitude des eſprits déplacés, je veux dire, des talens employés mal-à-propos. Je prie celui qui ſe

trouve ici peut-être d'un ſentiment oppoſé au mien, de réfléchir un moment ſur le train ordinaire que le Monde tient ſur cet article. S'il eſt capable de faire une telle réflexion dans toute ſon étendue, il découvrira, je m'en aſſure, qu'il n'y a point de Science pour laquelle ces prétendus génies univerſels, ſi fort à la mode aujourd'hui, ne ſe perſuadent, en dépit même du bon ſens, (*l*) d'avoir & les talens que demande l'étude raiſonnée de ſes élémens, & le génie qu'exige l'aprofondiſſiment de ſes myſtères les plus cachés; point d'art, que nombre d'hommes, ou poſſedés de l'avarice, ou déterminés par l'ambition, ou agités par la faim, ne croient pouvoir exercer avec beaucoup de ſuccès, vu qu'ils ſe flatent d'avoir tous les talens requis à cet effet; point d'emploi enfin, pour lequel les brigueurs d'emplois, perſonnages trop communs aujourdui, ne s'imaginent être faits: car ces Meſſieurs n'ont garde de douter un moment, qu'ils n'aient toutes les diſpoſitions d'eſprit néceſſaires pour s'acquiter dignement des diverſes fonctions de tous les poſtes imaginables. De-là tant de ſuperficiel dans la doctrine d'une foule de demi-ſavans; tant de bouſillage dans la pratique des Arts; tant de bévue dans l'exercice

(*l*) *invita Minerva.*

des emplois : triſte ſpectacle, produit par l'ignorance de ſoi-même. Il en eſt, du-reſte, d'un prétendu génie univerſel & d'un brigueur d'emplois, car l'un vaut l'autre, tout comme d'une femme coquette & follement amoureuſe d'elle-même, qui eſt toujours très-perſuadée que c'eſt en elle ſeule que toutes les beautés ſon ſexe ſe trouvent réunies ; & que par conſéquent elle ne ſauroit manquer d'enflammer tous ceux qui ſe préſentent à ſes yeux, même les plus inſenſibles à ſes appas, & les moins diſpoſés à ſe laiſſer prendre dans ſes filets. Hélas! il ſemble qu'on ſe ſoit fait une maxime morale & politique de s'ignorer en général, & en particulier de méconnoître ſon caractère d'eſprit & ſes talens, ou de ſe croire génie univerſel. Eh! n'y aura-t-il plus perſonne qui veuille s'étudier, qui veuille ſe ſonder ſoi-même ? (*m*) Cependant la différente diſtribution des talens & en conſéquence l'inégalité des caractères de nos eſprits n'en ſubſiſtent pas moins réellement. Il ne ceſſera jamais d'être vrai que tous les hommes ne peuvent pas tout également (*n*); parce que chacun n'a pas reçu tous les dons en partage : la

(*m*) *Ut nemo in ſeſe tentat deſcendere! nemo.* Perſeus.

(*n*) *Non omnia poſſumus omnes.* Virgilius.

différence parmi les hommes demeurera toujours tellement marquée, qu'ils ſe reſſembleront auſſi-peu par les talens de l'eſprit & les qualités du cœur, que par les traits du viſage.

Dégageons à préſent la parole donnée à la fin de l'Introduction. Etayé de l'expérience, je poſe en fait qu'il y a des hommes nés avec un talent déterminé pour tel Art ou telle Science, & ſouvent avec ce ſeul talent; & que d'autres naiſſent propres à différentes profeſſions, c'eſt-à-dire, avec pluſieurs talens aſſez différens, & quelquefois, en certaine façon, contraires. J'ajoute qu'il eſt des talens dont la force égale eſt incompatible, je veux dire, qu'ils ne ſauroient ſe trouver enſemble dans un certain dégré de perfection. Telle eſt l'alliance d'une très-vive imagination & d'un jugement des plus ſolides : c'eſt ainſi qu'on ne ſauroit être en même tems d'un tempérament colère & phlegmatique à l'excès. Or, anticipons un peu ſur les droits de la ſeconde partie de cet Eſſai, & remarquons ici que l'homme au talent unique ne peut être propre qu'à traiter les affaires d'un ou de pluſieurs emplois fort-analogues en fonctions à la portée de ſon talent : mais en revanche, il eſt en état de s'en acquiter avec ſupériorité. C'eſt par la raiſon que le ta-

lent unique se trouve ordinairement d'une telle force, qu'il constitue ce qu'on appèle génie. Au-contraire l'homme à plusieurs talens poura exercer tous les emplois dont les travaux s'accordent avec le caractère de son esprit : mais aussi il n'atteindra que la médiocrité dans l'accomplissement de ses devoirs. C'est que les talens contraires unis ne fauroient être que d'une force médiocre ; parce qu'ils dépendent du tempérament & de l'organisation, qui, dans le même individu, ne peuvent être contraires à un tel dégré, que de donner lieu en même tems à toute l'énergie des opérations oppofées. Il s'en faut bien, comme on le voit assez par ce que je viens de dire, que ces esprits indéterminés qui ne sont propres à plusieurs choses que parce qu'ils ne sont, à proprement parler, propres à rien, soient aussi-utiles dans les emplois, qu'un esprit déterminé. La Nature semble avoir providemment multiplié ces hommes à plusieurs talens pour suppléer à la disette d'hommes de génie, destinés à faire des merveilles dans leur sphère : je dis dans leur sphère ; car placés hors de-là, l'expérience a suffisament démontré qu'ils sont de peu d'usage, souvent très-inutiles, & même selon les conjonctures, quelquefois bien-pernicieux & nuisibles. „ C'est ainsi, „ ajoute l'Abbé Du Bos (o), qu'une ter-

(o) Réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture. Tome II. p. 61.

„ re propre à porter plusieurs espèces de „ plantes, ne sauroit donner à aucune de „ ces plantes la même perfection où elle „ parviendroit dans un terroir qui lui se- „ roit propre si spécialement, qu'il ne con- „ viendroit point aux autres espèces. Une ter- „ re, poursuit-il, aussi-propre à porter des „ raisins qu'à porter du blé, ne rapporte „ ni du vin exquis, ni du blé excellent.„ Comparaison qui se trouve juste dans toute son étendue.

Mais comment faire pour connoître son caractère d'esprit ? me demandera-t-on peut-être ici. Je réponds que cette recherche n'est assurément pas des plus faciles : je conviens qu'il est aisé de s'y méprendre. Néanmoins la chose n'est pas non-plus si difficile qu'on pouroit peut-être se l'imaginer. Notons en général, que le panchant presqu'invincible joint au goût juste & assuré à l'égard de tel Art, telle Science, ou tel emploi, sont presque toujours des indices infaillibles. Je ne finirois pas de si-tôt si je voulois rassembler ici nombre d'exemples tirés des vies des grands-hommes dans tous les genres, que je pourois alléguer comme autant de preuves de ce que j'avance. Mais je me contente, dans cet Essai, de faire observer que ces inclinations & ces impulsions du caractère d'esprit sont précisément dans toute

leur vigueur & impétuosité dans l'âge où cesse la contrainte de l'éducation : âge où les jeunes gens entrent communément dans les emplois. Il n'est cependant pas de la prudence de se fier sans réserve au seul panchant ; il faut de plus faire épreuve de les talens sous la direction de personnes habiles & expérimentées, & les consulter ; afin qu'il puissent vous ouvrir les yeux, si, par exemple, vous fussiez aveuglé par l'amour-propre, l'ambition, ou l'avarice. Enfin, hazardons aussi un projet : ne seroit-il pas également praticable & utile de laisser pratiquer les jeunes gens dans plusieurs Dicastères, & de les faire entrer successivement, comme simples Auditeurs, dans tous les Conseils du gouvernement, afin de les fixer ensuite, par ordre du Souverain, là où ils auroient montré le plus d'intelligence & de capacité ?

SECONDE PARTIE.

Raiſons qui démontrent la néceſſité de conférer les Emplois ſelon les Talens, avec quelques cauſes du déplacement des ſujets, & de la diſette de grands-hommes.

Si les Autorités tirées des paſſages des Auteurs anciens & modernes pouvoient être de quelque poids ici où il ne s'agit que de payer de raiſons, je pourois en raſſembler & en produire ſurabondamment. Mais outre que je n'ai garde de faire étalage de litérature dans ce foible Eſſai, je me paſſe d'autant plus volontiers de ces ſuffrages, qu'il ne m'eſt rien de plus aiſé, après ce que je viens de dire, que d'alléguer les raiſons qui démontrent la néceſſité de conférer les emplois ſelon les talens dans un Etat bien réglé. Je n'ai qu'à revenir ſur mes pas, & tirer les raiſons des principes que j'ai poſés. Ces raiſons s'offrent comme d'elles-mêmes: elles prouveront clairement que ce choix eſt abſolument néceſſaire, ſuppoſé que dans la diſtribution des emplois l'on ait conſtamment pour but de ne les conférer qu'à ceux qui en peuvent rendre l'exercice utile à l'Etat.

Il convient même de viſer à ce que les fonctions attachées aux Charges publiques, ſoient exercées le mieux qu'il eſt poſſible; afin que l'Etat puiſſe retirer d'un tel exercice toute l'utilité, tout l'avantage, en un mot, tout le bien qu'il eſt en droit d'en exiger. Que ſi, au-contraire, un ſage Gouvernement pouvoit ſe propoſer un autre but dans la diſtribution des emplois; s'il étoit fondé en raiſon, comme il eſt peut-être quelque part introduit par la coutume, de donner l'emploi à l'homme, au-lieu qu'on devroit chercher l'homme à l'emploi; alors, j'en conviens, mes raiſons diſparoîſſent, & je n'aurois fait qu'un diſcours en l'air en m'adreſſant aux Etats gouvernés de cette manière. De tels Etats livrés entièrement au hazard toujours aveugle, ſeroient redevables à ſes caprices du bon ou du mauvais exercice des emplois, & conſéquemment de leur conſiſtance ou de leur ruine. Ce ſeroit proprement chez eux que l'établiſſement de la vénalité des emplois ſans avoir égard aux talens, ne ſauroit être nuiſible, outre qu'il ſeroit encore très-conforme à l'eſprit de la diſtribution des Charges. (*a*) Mais en voilà aſſez & peut-être

(*a*) La juſtification de la vénalité des emplois donnée par le célèbre Montesquieu dans un paſſage qui tient de fort-près à notre ſujet, eſt out-a-fait ſingulière. La voici: *Platon ne peut ſoufrir cet-*

plus qu'il ne faut ſur ce point : il me tarde de propoſer mes raiſons : puiſſent-elles produire tous les bons effets que je ſouhaite !

D'abord perſonne de raiſonnable n'oſera nier que la capacité d'exécuter quelque travail d'eſprit ne dépende de l'Ame. Il n'eſt pas moins inconteſtable que cette capacité provient de l'aptitude naturelle, qui n'eſt autre choſe ſinon la diſpoſition de l'eſprit qui nous rend propre à ce travail, c'eſt-à-dire en un mot, le talent. Or les travaux dont l'eſprit eſt capable, étant, comme tout le monde ſait, très-différens ; il s'enſuit naturellement

te vénalité. C'eſt dit-il, comme ſi dans un Navire on feſoit quelqu'un pilote ou matelot pour ſon argent. Seroit-il poſſible que la règle fût mauvaiſe dans quelqu'autre emploi que ce fût de la vie, & bonne ſeulement pour conduire une République. Mais Platon parle d'une République fondée ſur la vertu : & nous parlons d'une Monarchie. Or, dans une Monarchie où, quand les Charges ne ſe vendroient pas par un réglement public, l'indigence & l'avidité des Courtiſans les vendroient tout de même ; le haſard donnera de meilleurs ſujets que le choix du Prince. Voy. l'Eſprit des loix liv. V. chap. 19. Qu'il me ſoit permis d'obſerver ici que cette derniere ſuppoſition purement gratuite, eſt en effet injurieuſe aux Souverains. Pourquoi le choix d'un Prince ne vaudroit-il pas ſeulement l'effet du hazard ? comme s'il étoit démontré que les Souverains n'ont jamais égard au mérite dans la diſtribution des emplois. Point du tout : éloignez l'impoſture, les intrigues, les cabales, & l'intérêt particulier du Trône, & il ne ſera plus un rocher inacceſſible au mérite.

qu'ils exigent auſſi des talens différens; puiſque c'eſt le talent qui fait exécuter le travail d'eſprit en donnant la capacité requiſe. Il faut donc abſolument avoir le talent de l'emploi qu'on doit exercer, pour être en état d'exécuter le travail d'eſprit attaché à cet exercice. Le moyen ſans cela, de bien faire ce qu'on n'eſt pas en état de faire ? Auſſi, ſoutenir la poſſibilité de s'acquiter dignement d'un emploi dont on n'auroit pas le talent, ce ſeroit prétendre qu'on peut voir ſans yeux, & que ceux qui ſoufrent la myopie, c'eſt à dire, qui ont la vue naturellement courte, peuvent pourtant ſans autre ſecours, tout comme ceux que les Médecins nomment Presbytes, diſcerner les objets placés dans la diſtance la plus éloignée. Ce ſeul raiſonnement bien approfondi ſeroit déja ſuffiſant à démontrer la néceſſité d'adapter les talens aux emplois dans un Etat bien réglé: mais j'ai encore deux grands préjugés à combatre: d'un côté, c'eſt l'opinion de pouvoir acquérir, moyennant l'application, les talens que la Nature ne nous a point donnés; de l'autre, c'eſt la perſuaſion d'avoir tous les talens & d'être génie univerſel: préjugés des plus communs, des plus forts, & des plus dangereux. Attaquons ces monſtres de toutes nos forces, terraſſons-les, s'il eſt poſſible; anéantiſſons-les tota-

lement ; & en déſillant les yeux à tous ceux à qui ces ennemis de la Nature avoient offuſqué la vue, guidons l'homme à la connoiſſance de ſoi-même, & perſuadons de plus en plus les Souverains & leurs Miniſtres de la néceſſité de choiſir les talens dans la diſtribution des emplois.

Je commence par dire que ſi, comme je l'ai fait voir dans la *premiere partie*, le ceractère de nos eſprits dépend en partie des organes du cerveau, & en partie du tempérament ; il eſt évident qu'il ne nous eſt pas plus poſſible de changer la configuration & la diſpoſition de nos organes, auſſi-bien que notre conſtitution & notre tempérament, que de changer la conformation & la configuration des muſcles & des cartilages, auſſi-bien que les traits qui compoſent notre viſage. En effet, que ne diroit-on pas d'un inſenſé qui prendroit toutes les peines imaginables pour ſe donner un tour de viſage & des linéamens tout contraires à la figure qu'il a reçue de la Nature ? Diſons-en autant de l'entrepriſe également impoſſible de celui qui prétendroit ſe donner le génie & les talens dont il ne ſeroit pas doué. Il y a plus-à force de vouloir être ce qu'on n'eſt pas, on ceſſe d'être ce qu'on a été: car de même que le fard & je ne ſais combien d'au-

tres pernicieux secours de l'Art pour effacer la Nature, gâtent les traits naturels, *L'esprit qu'on veut avoir, gate celui qu'on a* (*b*). Poussons maintenant plus loin ce raisonnement. S'il n'est donc pas en notre pouvoir de changer nos talens & de nous en donner d'autres, parcequ'ils ne sont pas l'ouvrage de l'homme, mais des dons de Dieu que nous apportons en naissant, & que l'exercice dévelope ; c'est par conséquent une grande absurdité, que de soutenir qu'ils s'acquierent moyennant l'étude & l'éducation. J'ose m'inscrire ouvertement en faux contre tous ceux qui, faute de distinguer le dévelopement de l'acquisition, persisteroient dans l'opinion, que l'on peut se donner par l'application tel talent qu'on veut, & qu'on n'a pas reçu de la Nature. Les esprits les plus foibles sont en état d'appercevoir la fausseté de ces raisonnemens. Il suffit, pour cela de sentir l'évidence de ce principe : que l'étude est, à la vérité, aussi nécessaire au dévelopement du talent, que la culture de la terre l'est à la production de la plante : mais aussi, que vouloir étudier sans talent, ce seroit cultiver sans semence. Ainsi il demeurera toujours certain, quoiqu'on en dise, que la bonne éducation & les études des

(*b*) Gresset, dans la Comédie intitulée le *Méchant*.

choſes qui ſont à la portée du caractère de notre eſprit, ſont ceux qui font éclore & fleurir ce germe qui eſt en nous : la mauvaiſe éducation, au-contraire, en nous éloignant de toute étude, ou en nous contraignant à nous appliquer à ce qui eſt au-delà de la portée de nos talens, empêche l'épanouiſſement de cette fleur. Mais il eſt évident que la meilleure éducation ne ſauroit perfectionner & développer les talens que Dieu nous a refuſés ; & que la plus mauvaiſe ne ſauroit nous dépouiller entièrement de ceux qui ſont nés & qui ſubſiſtent avec nous. Encore un coup, on a beau étaler des raiſonnemens ſpécieux, on a beau citer des exemples, jamais on ne parviendra à prouver que l'éducation & la continuelle application puiſſent donner de l'eſprit à ce que nous appelons une bête ou un âne ; de la raiſon à un hébété ; du bon ſens à un ſot ; du jugement à un étourdi ; de l'entendement à un imbécile ; de la conception à un ſtupide ; une bonne mémoire à celui qui en manque naturellement ; & qu'elles aient la force de changer l'incapacité en intelligence ; l'ineptie en talent ou en génie. Si tel qui a paru longtems être des plus ſtupides acquiert enfin, moyennant l'application continuelle, une conception des plus promtes, c'eſt préciſément une preuve qu'il n'étoit

pas né ſtupide, c'eſt-à-dire, que le défaut ne venoit pas de la Nature du ſujet.

C'eſt encore une abſurdité toute ſemblable à celle que je viens de réfuter, que de croire que la pratique de pluſieurs années dans un emploi vous en donne enfin le talent, quoique vous ne l'euſſiez pas reçu de la Nature. Ne nous y trompons pas : la pratique de pluſieurs années nous peut bien à la longue mettre au fait de la *routine*; puisque celle-ci s'acquiert moyennant la ſeule mémoire commune à presque tous les hommes : mais elle ne poura jamais nous donner le *talent*, qui dépend, comme nous l'avons fait voir, de l'organiſation & du tempérament. Au-ſurplus l'expérience démontre aſſez qu'il s'en faut bien que la routine de l'emploi vaille le talent de l'emploi. On voit tous les jours dans les ſéances d'un Conſeil l'inutilité des vieux Conſeillers par routine, & les bons ſervices des jeunes Conſeillers à talens ; tant la Nature, l'emporte ſur l'Art. O! que cette maxime eſt juſte : *natura facit habilem, ars facilem, uſusque potentem !*

J'ai dit, il n'y a qu'un moment, qu'on ne peut être génie univerſel. Nos eſprits ſont donc bornés par la conſtitution

tion phyſique du ſujet : chacun a ſes limites qu'il ne peut franchir : tous les talens ne ſe trouvent point dans un ſeul homme. Ce n'eſt pas que je nie l'exiſtence de quelques eſprits fort-étendus qui approchent, en quelque ſorte, du génie univerſel : dans tous les ſiècles on a vu de ces phénomènes. Je ſoutiens ſeulement que ce qu'on appèle vulgairement un eſprit univerſel, n'eſt en effet qu'un homme à pluſieurs talens ; un eſprit reſſerré dans des bornes moins étroites que celui des autres : & j'en conclus que, quelque étendue d'eſprit qu'on puiſſe avoir, on ne ſera jamais également propre à exercer tous les emplois, de même qu'on ne ſauroit être également fait pour l'étude de toutes les Sciences & pour la pratique de tous les Arts & Métiers.

Récapitulons à préſent en peu de mots les raiſons qui démontrent la néceſſité de conférer les emplois ſelon les talens dans un Etat bien réglé, & joignons-y le réſultat que la ſaine raiſon en fait naître. Je dis donc que ſi l'on entend que l'exercice des emplois ſoit véritablement utile à l'Etat, il eſt indiſpenſablement néceſſaire que les gens en places aient reçu de la Nature les talens de leurs reſpectifs emplois ; par la raiſon que les travaux d'eſprit que la charge exige, ne peuvent être

bien exécutés, que moyennant le talent; par la raiſon qu'il nous eſt impoſſible de modifier à notre gré le caractère de notre eſprit, en nous donnant un autre talent que celui que la conſtitution phyſique ſoufre; par la raiſon que ce ſeroit envain qu'en dépit de la Nature l'on travailleroit à ſe donner par une forte application ou par une longue pratique, d'autres diſpoſitions naturelles; par la raiſon enfin qu'il n'exiſte point de génie univerſel. Le réſultat de tout ceci, c'eſt qu'il faut en conſéquence choiſir l'homme pour l'emploi, en ajuſtant les talens aux affaires; que plus ces affaires ſont importantes, plus il convient d'être attentif & ſcrupuleux dans cet aſſortiment; & qu'il ſeroit très-pernicieux de placer les hommes dans les emplois comme on met les ſoldats en faction. Il eſt indifférent au corps d'être poſé dans tel ou tel endroit; mais il n'eſt guère indifférent à l'eſprit d'exécuter tel ou tel travail. Eh! peut-il y avoir quelqu'un qui ne ſente l'eſſentielle différence des Services exigés d'une ſentinelle & d'un homme dans un emploi? (*c*).

J'ajoute, par forme de corollaire moral, que le Citoyen qui, connoiſſant le

(*c*) Qu'on ſe reſſouvienne ici ſur-tout de l'acception du mot *emploi* dans cet eſſai.

caractère de son esprit, rechercheroit pourtant un emploi dont il sauroit ne pas avoir le talent, feroit une action très-blamable, & seroit en conséquence responsable du mal qui naîtroit de son déplacement. Celui pareillement qui, abusant du pouvoir qu'il auroit sur les actions d'un autre, le contraindroit d'accepter & d'exercer un emploi dont les fonctions seroient en disproportion avec ses qualités d'esprit & de cœur, feroit sans contredit une action très-injuste, & chargeroit également sa conscience. Aussi, dit l'illustre Puffendorf, ne doit-„ on pas blâmer un homme, comme s'il „ avoit enfoui ses talens, si après avoir re-„ cherché par des voies légitimes un em-„ ploi, où il auroit pu les faire valoir, „ il avoit echoué dans sa poursuite „ &, pouroit-on ajouter, s'il n'eût pas accepté un autre emploi qu'on vouloit lui donner, mais pour lequel il ne se sentoit point d'aptitude : ce qui n'est qu'une conséquence qui découle nécessairement de la proposition précédente. „ Il y auroit de la „ cruauté, poursuit plus bas le même Au-„ teur, à exiger de quelqu'un une chose „ qui est & qui sera toujours au-dessus de „ ses forces. „ Et tel est justement le cas d'un homme de qui l'on exigeroit, qu'il s'acquitât des devoirs d'un emploi dont il n'auroit pas le talent. „ Il seroit injuste,

dit-il encore, de gèner la liberté „ naturelle de ceux à qui l'on preſcrit de „ faire quelque choſe, ſans qu'il en revînt „ aucun profit à perſonne. (*d*) „ Je demande à quoi eſt bon un génie déplacé? Comment pouroit-il exécuter le travail d'eſprit qu'exige l'emploi dont il n'a pas le talent?

Je viens d'expoſer ce que la vraie & ſaine raiſon nous preſcrit touchant la néceſſité de conférer les emplois ſelon les talens: voyons à préſent comment on ſuit quelquefois, & peut-être communément, ces principes dans la pratique. Suppoſons qu'un emploi vient à vaquer: que fait-on alors? Loin d'examiner ſcrupuleuſement, comme il conviendroit dans une affaire auſſi intéreſſante, ſi les devoirs de l'emploi qu'on recherche, peuvent être dignement remplis par le Candidat, je veux dire, ſi le travail d'eſprit qu'exige l'exercice des fonctions de cet emploi, eſt à la portée de ſes talens; ſi cet exercice n'eſt pas en oppoſition avec ſes qualités du cœur; s'il eſt conforme aux études qu'il a faites & aux connoiſſances acquiſes: loin d'examiner, dis-je, ces points auſſi importans à la conſcience, à l'honneur,

(*d*) L'Homme Citoyen. I. §. 22.

au bonheur du prétendant, qu'au bien de l'Etat, la place n'eſt pas plutôt vacante, que les Pères la deſtinent à leurs fils, les Protecteurs à leurs protégés. De bonne foi, quels peuvent être à-peu-près les diſcours & les motifs de perſuaſion des uns & des autres dans cette conjoncture ? (*e*) „ Tachez, mon fils, d'obtenir cet „ emploi ; il eſt honorable, il eſt lucra„ tif : que j'aie la ſatisfaction de vous voir, „ avant ma mort, revêtu d'une Charge „ publique „ diront peut-être certains Pères à leurs fils, à des fils qu'ils chériſſent ordinairement plus qu'ils ne les connoiſſent, & à qui ſouvent ils laiſſent à peine le tems d'être initiés dans les écoles, que l'impatience de les voir conſtitués en dignité, les en rappèle auſſitôt qu'ils ont terminé le cours des études, pour les engager dans les emplois les plus importans, où avant que leur eſprit ſoit formé, l'on ſe plait bien ſingulièrement

(*e*) Ce que je vais dire ici touchant certains Pères & certains Protecteurs eſt, ſans contredit, du-moins *poſſible*, & ne diminue pourtant en rien leurs bonnes intentions. C'eſt tout ce que je veux indiquer dans ce qui ſuit. Ce n'eſt pas aſſurément que je ne ſache que pluſieurs Villes renferment aſſez de Pères qui ſont les délices de leur famille, & aſſez de Miniſtres, Protecteurs zélés du mérite, l'ornement & le ſoutien des Etats. Ah ! que je m'acquiterois avec plaiſir d'un témoignage public de ma reconnoiſſance envers de telles perſonnes, s'il me convenoit de les nommer ici.

à les voir accablés de fonctions. Que ſi le jeune homme aſſez ſage pour ſe connoître, objecte qu'il ne ſe ſent encore nullement propre à s'acquiter des devoirs de l'emploi qu'on lui propoſe, & que d'ailleurs le panchant le porte à tout autre genre d'affaires, qui ſemble plus être du reſſort de ſes talens, & où il a déja acquis quelques connoiſſances; il y a ſur cela ordinairement deux ſortes de réponſes de la part de ces Pères. Ou leur fils eſt taxé d'avoir peu à cœur ce qu'on nomme alors fort-improprement *point d'honneur:* on l'accuſe en conſéquence d'être nonchalant & de vouloir mener une vie oiſive & inutile à la Patrie; ou bien, ſi l'on eſt plus doux: „ La choſe n'eſt pas de beaucoup ſi „ difficile que vous vous l'imaginez, lui di- „ ra-t-on, quelques années de pratique „ vous mettront au fait de tout ce qui eſt „ requis pour exercer dignement votre „ emploi. „ Comme ſi l'on pouvoit apprendre une choſe pour laquelle on n'a point le talent requis, & à quoi par conſéquent on n'eſt point du tout propre. Ce ſeroit cependant de cette façon, ce me ſemble, que la trop grande ambition, le deſir immodéré des richeſſes, & l'amour mal-entendu de certains Pères les porteroient à exiger en effet de leurs fils des actions contraires à la raiſon, dan-

gereuſes pour eux, & nuiſibles à l'Etat. Convenons d'ailleurs que la conduite d'un tel Père vis-à-vis de ſon fils eſt remplie d'un ridicule complet. J'aimerois autant qu'on prétendît goûter des fruits d'un arbre qui fleurit encore, & qu'on s'attendît à voir porter des ceriſes à un pommier, ou des raiſins à un figuier. C'en eſt aſſez dit des Pères : examinons à préſent les diſcours poſſibles de certains Protecteurs. „ Il y a longtems que je cherche „ un emploi pour vous : mais l'occaſion „ m'a manqué : je n'ai rien trouvé de va- „ cant : il ne m'a pas été poſſible de vous „ placer juſqu'ici : la mort de.... vous „ ouvre enfin la Charge qu'il occupoit : „ je tâcherai donc de vous la faire obte- „ nir „ dira peut-être tel Protecteur à ſon protégé, à un homme dont il ſe peut qu'il ne connoîſſe guère ni le caractère d'eſprit, ni les qualités du cœur. Que ſi par haſard le protégé, aſſez éclairé pour connoître le caractère de ſon eſprit & en appercevoir la diſconvenance avec les fonctions de l'emploi qu'on lui deſtine, avoue franchement qu'il n'a ni l'aptitude naturelle ni les connoîſſances requiſes pour l'exercer dignement ; il n'y a pareillement d'ordinaire que deux ſortes de réponſes. Ou l'on s'offenſe de cette ingénuité, & la protection ceſſe ; ou

bien ſi l'on s'intéreſſe plus vivement en faveur du protégé : „ Eh ! vous feriez „ très-mal de laiſſer échaper cette belle „ occaſion de vous placer „ lui réplique-„ ra-t-on avec chaleur : „ vous avez un tort „ infini de différer d'accepter un emploi „ jusqu'à ce que vous puiſſiez en avoir un „ de ceux que vous croyez vous conve-„ nir uniquement. Si vous vous y pre-„ nez de cette façon, vous n'aurez vrai-„ ſemblablement point d'emploi tant que „ vous vivrez. Apprenez que ce n'eſt „ pas à vous à choiſir, & que dans la re-„ cherche des emplois il faut ſaiſir le pre-„ mier qui s'offre, & que l'on veut bien „ vous donner. Du-ſurplus ſachez qu'un „ jeune homme doit ſe faire à tout ſi, & ſe „ rendre capable de ſervir par-tout „ où le hazard lui ouvre la carrière. „ En effet c'eſt autant que ſi l'on eût dit : Sachez que vous devez être un eſprit univerſel : apprenez qu'il eſt de votre devoir d'acquérir tous les talens qu'exige l'exercice de tous les genres d'emploi : il doit vous être indifférent & également aiſé d'exécuter tel ou tel travail d'eſprit : & maintenant qu'on vous deſtine a remplir l'emploi de .... donnez-vous le diſcernement, la pénétration, la ſagacité, le jugement, la mémoire qu'il vous faut pour en remplir tous les devoirs avec honneur

pour vous & à l'utilité de la Patrie. Hélas ! ce ſeroit donc de cette manière que de jeunes gens pouroient ſe trouver dans le cas d'être presque forcés de prendre des emplois pour lesquels ils ne ſe ſentiroient pas capables, & pour lesquels ils auroient une averſion invincible : averſion qui eſt une marque non équivoque du défaut de talent, qui ſe fait toujours ſentir par une impulſion de la nature, qu'on appèle panchant & goût pour quelque choſe. Oui, je le répète, cette manière d'engager un homme à prendre un emploi malgré lui, eſt très-poſſible. L'on ſait ce que peuvent la Néceſſité, l'Autorité, l'Ambition, l'Avarice : leur éloquence n'eſt que trop perſuaſive : elles parviennent ſouvent & ſans peine à nous aveugler ſur nos propres intérêts. Ajoutez qu'à l'égard d'un jeune homme, il n'eſt pas étonnant que l'inexpérience même & la timidité de la jeuneſſe le rendent incapable d'une certaine fermeté dans ces conjonctures, & faſſent qu'il ſe prête avec moins de répugnance à de ſemblables diſcours, tenus par ſes Parens ou par ſes Protecteurs.

Après ce qu'on vient de lire, je m'imagine qu'on ne s'étonnera plus de la multitude de perſonnes déplacés dans les emplois. Eh ! qui le ſait ? Il ſe pouroit

bien que parmi les autres causes du déplacement des sujets & de la disette de grands-hommes, celles que je viens d'indiquer ne fussent pas les moins fréquentes. Quoi qu'il en soit, je ne doute point que tout homme raisonnable ne se persuade fort-aisément, qu'en réformant judicieusement l'ancien abus par lequel les hommes sont plutôt destinés par leur famille ou par leurs Protecteurs, qu'ils ne se destinent eux-mêmes selon leur inclination & leurs talens, on diminueroit de beaucoup le nombre des personnes déplacés dans les emplois. On tombera aussi d'accord, je pense, qu'en apportant, généralement parlant, plus d'attention à l'assortiment des talens aux emplois dans la distribution que l'on en fait, on verroit par exemple (*f*) plus de Richelieus, plus de Mazarins, & plus de Colberts; & dans le militaire, plus de Louvois, plus de Turennes, & plus de Condés qu'on n'en

(*f*) Je dis *par exemple*; car à Dieu ne plaise qu'on s'imagine que je fais ici la critique de quelque Etat en particulier. Je crois avoir suffisamment obvié à de semblables imputations par ce que j'ai dit dans la Preface: d'ailleurs chaque page de cet Ecrit qui ne contient par-tout que des expressions vagues & générales, fait foi de la pureté de mes intentions. Je ne me suis servi des noms de ces grands hommes que parce qu'ils sont connus de tout le monde, & qu'ils conviennent mieux dans la Langue où j'écris ceci.

voit maintenant. Car enfin ces hommes illuſtres n'étoient aſſurément point des Phénomènes ; ce ne fut que l'heureux aſſortiment de leur génie & de l'emploi qu'ils exercèrent, qui les fit tant briller. Pour nous convaincre de ce que j'avance, mettons pour un moment Richelieu ou Mazarin en place de Condé ; Colbert au lieu de Turenne : examinons enſuite ſoigneuſement le caractère d'eſprit & de cœur de chacun : cherchons en la convenance aux emplois que nous leur ſuppoſons : & il n'y aura perſonne, je m'aſſure, qui penſe que ces grands-hommes ainſi placés euſſent également réuſſi. J'en conclus qu'on a tort de dire que la Nature eſt avare dans la production d'hommes de génie. Point du tout. C'eſt l'uſage qu'on fait de ſes talens ſans conſulter la Nature qui en empêche l'eſſor : c'eſt le déplacement qui les rend inutiles. Il n'y a point de diſette réelle de grands-hommes : chaque Ville, n'en doutons pas, en renferme autant qu'il en faut, & peut-être ſurabondamment. Mais outre que beaucoup de génies ſont ſouvent placés mal-à-propos, & par-là mis hors d'état de rendre d'importans ſervices ; de ſorte qu'ils reſtent ignorés & confondus avec le vulgaire, au-lieu qu'ils ſeroient aſſurément devenus de grands Miniſtres s'ils avoient été employés ſelon leurs talens ;

il y en a plusieurs qui demeurent comme étoufés, soit faute d'éducation (*g*), soit faute de Protecteurs (*h*), soit faute de moyens & de circonstances pour se produire & sur-tout pour parvenir aux emplois qui conviennent au Caractère de leur esprit (*i*). Combien de ceux, par

(g) L'Empereur Marc.Aurèle s'étend fort-au-long, dans le premier livre de ses *Réflexions morales*, sur l'excellence de son éducation; par laquelle ses talens & ces germes d'équité & de droiture qu'il tenoit de la Nature ont été déterminés au développement. Son panchant pour le solide & pour l'utile l'y porte entre autres à rendre graces aux Dieux, *de n'avoir pas permis qu'il ait fait un plus grand progrès dans la Rhétorique, dans la Poëtique & dans toutes les autres Sciences de cette nature; parceque*, dit-il, *ils m'auroient peut être retenu par leurs charmes, si j'y avois mieux reussi.* Il reconnnoit pour une grace toute particulière de ces mêmes Dieux de s'être *souvent appliqué à connoitre véritablement quelle est la vie la plus conforme à la Nature.* Ce Prince Philosophe qui a constamment fait l'admiration de ses contemporains vertueux, & mérité l'hommage de la postérité, nous fournit un brillant exemple des fruits d'une éducation conforme aux dispositions naturelles.

(h) Quelqu'un a dit assez judicieusement qu'il y avoit dans le monde beaucoup de sots qu'on estime, beaucoup de terrein qu'on néglige, & beaucoup de mérite sans protection. Combien d'exemples ne pouroit-on pas produire nommément sur ce dernier article?

(i) Il en est tout de même des causes de la disette de grands-hommes dans les Sciences & dans les Arts. Levez tous ces obstacles; & vous verrez bientôt plus d'un Cicéron & un Démosthène: plus d'un Homere & un Virgile: plus d'un Euclide, un Ticho-

exemple, qui doués des qualités de l'esprit & du cœur les plus propres aux affaires d'Etat, doivent cependant rester cachés, parceque la naissance ou le défaut des biens de la fortune les empêche de parvenir à cette espèce d'emploi ? Combien d'autres qui, nés dans des conditions plus élevées, & capables d'ailleurs d'exercer éminemment tel emploi, manquent de certains talens nécessaires qui peuvent le leur faire obtenir ? En effet c'est un talent à part, qui dépend beaucoup des qualités du cœur & de l'usage du monde, que celui de savoir s'insinuer, se produire, & même d'être importun à propos. Il y a plus. Quelquefois la noblesse même des sentiments & les meilleures qualités du cœur, souvent compagnes des grands talens, détournent précisément de la route oblique qui conduit au poste qu'on desire.

Ce sont-là autant de causes de la disette de grands-hommes ; autant d'obstacles qui empêchent l'essor des talens, & qui privent les Etats de l'utilité qui leur en pouroit revenir. Quelques-uns d'entre eux pouroient & devroient être levés,

Braché, & un Copernic : plus d'un Leibnitz, un Malebranche, & un Wolf : plus d'un Corrége & un Michel-Ange.

d'autres ſont, à la vérité, presqu'invincibles. Il y en a encore un ſur-tout contre lequel on ſe déchaîneroit envain, & qui ne ſauroit être dépeint avec des couleurs aſſez noires. Je veux parler ici de la fainéantiſe, de la nonchalance..... Mais que pourois-je dire d'aſſez abominable contre ces malheureûx fainéans (car ils ne méritent point d'autre titre) qui avec les plus beaux talens & avec tous les moyens convenables pour parvenir à un emploi où ils euſſent pu les mettre a profit, préfèrent cependant une vie oiſive & indolente où ils croupiſſent dans l'inaction & dans la pareſſe, au devoir eſſentiel de ſervir la Patrie : gens véritablement indignes de ſa protection, indignes des biens dont ils jouiſſent, indignes de la vie même, qu'ils devroient plutôt, s'il étoit poſſible, céder à ceux qui ſavent mieux l'employer (*l*). Je n'ai pas honte d'avouer que je ne ſaurois trouver des expreſſions aſſez énergiques pour repréſenter à mon gré la turpitude d'une vie, ou pour mieux dire, d'une léthargie ſemblable. J'aime mieux tirer le rideau ſur ces indignités & laiſſer ces nonchalans en proie aux remords de leur conſcience.

(*l*) *Vivere ſi recte neſcis, diſcede peritis*, dit très-bien Horace.

Quel compte n'auront-ils pas à rendre des talens qu'ils ont reçus du Ciel, non pour les enfouir, mais pour les faire valoir autant qu'il eſt en eux ? Ne ſavent-ils pas que le Citoyen n'eſt pas tout à ſoi-même ? Peuvent-ils ignorer que la Patrie a des droits ſur notre tems, ſur nos biens, ſur nos talens, ſur nos enfans, ſur notre vie, & que

Les jours de l'honnête-homme au conſeil, au combat,
Sont le vrai Patrimoine & le Bien de l'Etat (*m*).

(*m*) Greſſet dans la Comédie intitulée *Sydnei*.

TROISIEME PARTIE.

Différentes conſéquences qui réſultent de la convenance ou de la diſconvenance des talens aux emplois.

J'AUROIS beau mettre mon eſprit à la torture; j'aurois beau épuiſer tout ce qui ſe trouve dans les vies des grands-hommes, & citer tous les exemples connus par l'Hiſtoire : il y a plus : ſi je ſavois tous les faits arrivés depuis la Création du Monde juſqu'à nos jours, & relatifs à mon ſujet, j'aurois beau les raſſembler ici; jamais je ne pourois donner, dans toute ſon étendue, un détail parfait des biens & des maux qui peuvent naître de la convenance ou de la diſconvenance des talens aux emplois. Eh! comment pouroit-on prévoir tous les cas poſſibles ? Mais il eſt des conſéquences générales qui ſe préſentent naturellement à la moindre réflexion. Telles ſont à peu-près celles que je vais maintenant expoſer. Je ſerai ſi concis, qu'il reſtera par tout un champ aſſez ſpacieux aux penſées du Lecteur. Le moyen de tout dire ſans ennuyer ?

Je

Je trouve à propos de commencer par la conſidération d'un Etat gouverné par des perſonnes conſtituées dans des emplois dont ils n'ont point les talens : ce qui les rend, comme nous l'avons fait voir tout-à-l'heure, abſolument incapables d'en bien faire les fonctions. Pour peu qu'on ſoit capable d'un certain examen, on verra ſans peine, qu'un tel Gouvernement donneroit lieu à une multitude de bévues également funeſtes à l'Etat & aux gens en place. D'abord faute de l'eſprit du Barreau & de la Procédure dans le Palais, combien d'injuſtices criantes, d'affaires trainées en longueur, de cauſes indéciſes ; & ſans parler d'une infinité d'autres inconvéniens, quelle Légiſlation dans ce Tribunal ! quelles Loix contraires à la ſaine raiſon & à la nature des choſes ! Faute d'un certain talent d'économie, qui ſait mettre tout à profit & trouver par-tout de l'avantage, combien de négligences pernicieuſes, de projets ſomtueux & inutiles, d'entrepriſes ruineuſes ; quelle économie dans l'adminiſtration des Finances ? Quelle face prendra le Commerce dirigé par ceux qui n'en ont point l'eſprit ? il ne ſauroit préſenter que des arrangemens ſe détruiſant les uns les autres, ſouvent contraires à l'intérêt de l'Etat, & quelquefois

bien-ſingulièrement ridicules. Faute de l'eſprit ſiſtématique, quelle conſiſtance ! combien de faux principes & de maximes pernicieuſes dans le ſiſtême du Gouvernement ! ſource d'une infinité de déſordres & de maux civils & politiques. Enfin dans le Cabinet, combien de projets mal arrangés & manqués, de contre-tems accablans qui auroient pu être prévus, d'alliances & de négociations contraires aux vrais intérêts de l'Etat, faute de la fineſſe & de la ſagacité d'eſprit, faute de ce coup d'œil heureux & perçant, & d'autres qualités du cœur requiſes dans un habile Négociateur ? De-là des guerres ſanglantes : & dans ces guerres, ſans une toute particulière aſſiſtance du Ciel, combien de plans mal conçus, d'occaſions favorables manquées, de ſiéges mal conduits, de villes & de batailles perdues les unes ſur les autres ! faute des talens requis pour le commandement des Armées dans les Chefs & de ceux d'exécution des ordres dans les Officiers. Helas ! j'apperçois la ruine de cet Etat ; & j'en trouve la vraie cauſe dans la diſconvenance des talens aux emplois (*a*).

(*a*) Quelquefois la perte de l'Etat vient effectivement d'un ſeul homme dont les talens ne s'accordent point avec l'emploi qu'il exerce. Un homme dans un poſte éminent à la tête d'un genre d'affaire, eſt au Gouvernement ce qu'eſt une partie relativement

Jetons maintenant un coup-d'œil sur le triste & souvent bien-malheureux état de celui qui exerce un emploi dont il n'a point le talent (*b*). Semblable à un jardinier qui prétendroit faire naitre des Jonquilles ou des Tulipes sans le secours de leurs oignons, ce seroit vainement qu'il espéreroit de réussir: car sans le germe des travaux d'esprit qui est le talent, comment pouroit-il en produire les effets? Plus il seroit zélé pour le service de sa Patrie, plus il auroit sujet de s'attrister en se voyant incapable de lui être utile. De plus, ses occupations deviennent son mar-

à un tout organisé. Il en est d'un Etat comme d'une Montre: si quelque roue se dérange; si elle est mal placée; la mesure du tems sera troublée ou suspendue. Si quelque Ministre occupe un emploi dont il n'a point le talent; le gouvernement est dérangé, le bien public en soufre, ou se perd entièrement: l'Etat n'est plus alors que l'image d'une montre qui tantôt avance, tantôt retarde, tantôt s'arrête, ou qui est tout-à-fait détraquée.

(*b*) Je n'ai ici en vue que tel qui connoit ses talens, mais que les circonstances ont malheureusement forcé de rechercher ou d'accepter un emploi pour lequel il n'a point les dispositions naturelles requises. Pour ce qui concerne ceux qui méconnoissent le caractère de leur esprit, ou qui croient bonnement avoir des talens universels; ils ne peuvent entrer dans mon plan: on ne peut que les plaindre de ce qu'ils sont dans un continuel aveuglement; toujours prévenus en leur propre faveur, & toujours contens d'eux-mêmes, ils ne s'apperçoivent pas seulement qu'ils sont déplacés. Le moyen de les détromper, si, lors même qu'ils s'acquitent le

tire : ſon eſprit loin de s'y prêter, y répugne : il eſt conſéquemment dans la cruelle néceſſité de ſe faire de continuelles violences. Cependant quelque obſtinées que puiſſent être ſes fatigues, elles ſont, je le répète, à pure perte : il eſt abſolument impoſſible qu'elles puiſſent jamais parvenir à faire exécuter à l'eſprit l'eſpèce de travail auquel il n'eſt pas naturellement propre. Je me repréſente l'homme qui s'efforce de s'acquiter dignement des fonctions de ſon emploi, malgré qu'il n'en ait pas le talent, comme étant en continuelle, mais inutile guerre avec lui-même. Il ſe livre de violentes attaques, où il eſt toujours repouſſé : ſans ceſſe il revient à la charge : il ſe preſſe de toutes ſes forces ; mais envain : il ne gagne rien à tous ces combats : tant il eſt vrai que lutter contre la Nature, c'eſt, pour m'exprimer avec Cicéron, faire comme les Géans la guerre aux Dieux (*c*). Au-reſte, tant de bévues qu'il ne ſauroit manquer de faire, & dont il ne s'apperçoit ſouvent que trop tard, ne peuvent qu'apporter du trouble

plus pitoyablement de leurs fonctions ; ils ne laiſſent pourtant pas de s'écrier intérieurement : *voilà qui eſt bien !* Que ces hommes ſont foux ! & qu'il y en a pluſieurs qui leur reſſemblent !

(*c*) *Nam quid aliud eſt Gigantum more bellare cum Diis, niſi naturæ repugnare ?*

dans sa conscience, & en bannir la tranquilité. Sans le calme intérieur, le moyen qu'un infortuné de cette nature puisse goûter un moment de vrai repos? Non, sa vie ne peut être qu'un sombre tissu de soucis & de chagrins, à moins qu'il ne renonce à son emploi: cruelle alternative! si les circonstances lui rendent la Charge nécessaire pour subsister. Observons encore que d'un côté les peines infinies qu'il doit se donner dans son rebutant travail, sans en retirer pourtant la satisfaction de se voir réussir comme ses Collègues qui ont le talent de l'emploi; de l'autre côté, la honte de l'humiliant rôle d'Idemiste qu'il est tous les jours obligé de jouer, faute de pouvoir trouver dans son esprit les ressources que les autres y trouvent, sont autant de tentations presqu'invincibles, qui le portent insensiblement, & en quelque facon malgré lui, au relâchement, & enfin à la négligence de ses devoirs. Or, tout le mal qui peut naître d'une semblable négligence se fait appercevoir aisément sans que j'en donne le détail. Il est pareillement aisé à comprendre que le mépris qu'on témoigne en toute occasion à celui qui n'est d'aucune utilité dans un Conseil, abrutissant de plus en plus son esprit & lui rongeant le cœur, le rend à la longue à charge à lui-

même comme il l'eſt à l'Etat. Hélas! combien d'amertumes dans une vie ſemblable ? Mais ce n'eſt pas tout encore. Le comble du malheur d'un eſprit déplacé, c'eſt lorsque ſon inſuffiſance ou ſa négligence portée aux oreilles du Souverain, deviennent publiques; de ſorte que le Souverain juge à propos de le priver de ſon emploi. Ciel! quel déshonneur! quel ſujet d'affliction! quel coup accablant pour lui, pour ſa poſtérité, pour ſa famille! Quel obſtacle à pouvoir un jour, dans un autre emploi aſſorti à ſes talens, ſe juſtifier dans l'eſprit de ſon Prince, rétablir ſa réputation, ſervir utilement ſa Patrie, & faire paroître au grand jour la grande différence des ſervices que peut rendre le même homme, ſelon qu'il eſt placé bien ou mal-à-propos! Convenons qu'un eſprit déplacé eſt malheureux & mille fois malheureux par les ſeules ſuites funeſtes de la diſconvenance de ſes talens à ſon emploi. Ah! que je ſouhaiterois bien qu'il n'y eût dans ce monde aucun mortel qui fût dans ce triſte & déplorable cas!

Voilà l'ébauche des malheurs publics & particuliers qu'entraîne la diſproportion des talens aux emplois : voici l'eſquiſſe du bonheur public & particulier qui naît néceſ-

ſairement d'un bon choix des talens ſelon les emplois. Ici & là le crayon léger n'a tracé que des traits; mais pour être foibles, ils n'en ſont pas, ce me ſemble, moins juſtes.

Je ne demande encore au Lecteur qu'un petit effort de l'imagination & un moment de réflexion pour faire ici avec moi l'examen d'un Etat gouverné par des perſonnes conſtituées dans des emplois dont ils auroient les talens: ce qui les rend ſuffiſamment qualifiées pour traiter au-mieux les affaires attachées à l'exercice de leurs reſpectifs emplois. Eh! qui eſt celui qui ne voit auſſitôt, comme en racourci, le magnifique tableau du bonheur d'un tel Etat: Etat qui ſeroit, ſans contredit, des plus floriſſants, & où les gens en place véritablement utiles à leur Patrie & couverts de gloire ne ſauroient manquer d'être aſſez contens & heureux. On peut aſſurer en général que l'ordre le plus exact y règneroit infailliblement: & qui dit ordre, dit tout. Oui l'ordre, cette ame du Gouvernement & de l'Univers, ſans quoi ni l'un ni l'autre ne pouroient ſubſiſter, s'y feroit remarquer par-tout où l'Examinateur le plus pénétrant porteroit ſes recherches. Autant de Miniſtres, de Conſeillers, de Juges, qu'on y

verroit ; ce seroient autant de grands hommes, de vrais suppôts de l'Etat. Autant de Subalternes ; autant d'excellens ressorts d'une machine des plus exactes & des plus artistement arrangées. Si l'on vouloit outre cela examiner en détail la constitution des différentes branches d'un tel Gouvernement, on observeroit sans doute dans le Palais, cet esprit du Barreau & de Législation y employer sagement la justice, l'équité, & la clémence. C'est de ce Tribunal, vrai Sanctuaire de Thémis, que sortiroient infailliblement les loix les plus parfaites, puisées dans la saine raison, & conformes à la constitution du Gouvernement, aux Mœurs, au Climat, à la Religion &c : en un mot ces loix seroient telles assurément que les définit l'illustre Montesquieu, savoir, *des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses.* On verroit aussi dans l'administration des Finances les talens économiques habiles & attentifs ne laisser échaper aucun avantage ; accumuler sans cesse le profit ; établir, soutenir, encourager d'utiles projets. Le Commerce dirigé par cet esprit qui lui est uniquement propre, s'y montreroit dans toute son utilité & dans tout son brillant. Grace à l'esprit systématique, on verroit sortir du Conseil du Gouvernement les plus sa-

ges & les plus utiles arrangemens, accompagnés de la plus exacte régularité; d'où nait une solidité qu'on diroit à l'abri des viciſſitudes des ſiècles & des plus grandes révolutions. Enfin, grace aux qualités de l'eſprit & du cœur qui conſtituent l'homme d'Etat & le parfait Négociateur (*d*), on obſerveroit dans le Cabinet le merveilleux tiſſu d'une habile Négotiation, conforme aux vrais intérêts de l'Etat, & conduite avec ſecret, avec prudence, avec ſageſſe, avec art: on y admireroit d'excellentes inſtructions données aux Miniſtres dans les pays étrangers, des projets également bien imaginés & exécutés, des contre-tems prévus & parés, des alliances utiles formées & ſoutenues, avec une infinité d'autres excellens arrangemens qui réſultent du jugement apporté dans les combinaiſons générales faites d'après les

(*d*) Mr. Pecquet, dans ſon *Art de négocier avec les Souverains*, a tâché de raſſembler toutes les qualités de l'eſprit & du cœur requiſes dans un Négociateur parfait. Le détail qu'il en fait eſt, ſans contredit, des plus circonſtanciés & des meilleurs que nous ayions ſur ce point. Il ſeroit à deſirer qu'on imitât ſon exemple relativement aux autres genres d'affaires. Ce travail ſeroit du reſſort d'un *Traité ſur l'aſſortiment des talens aux emplois*. L'Auteur d'un petit livre intitulé: *Les Elemens & les progrès de l'Education*, quoiqu'il n'ait rien moins qu'approfondi cette matière, l'a du-moins ébauchée en donnant quelques lumières relatives aux talens différens qu'exigent l'Egliſe, l'Epée, le Miniſtère, la Robe, le Commerce, & la Finance.

rélations des Miniſtres dans les Cours étrangères. Que ſi les circonſtances forçoient un tel Etat à prendre les armes ; grace aux talens & aux autres qualités qui compoſent un grand Capitaine dans les Chefs des Armées, & moyennant l'habileté à exécuter les ordres dans les Officiers, on verroit, avec l'aſſiſtance du Ciel toujours néceſſaire, dans cette guerre les plans les mieux conçus, toutes les occaſions favorables adroitement ſaiſies, des ſiéges merveilleuſement conduits, des villes priſes & des batailles gagnées les unes ſur les autres, des retraites qui égaleroient des victoires : on verroit enfin les lauriers mis à profit ; ce qui ramène néceſſairement le retour d'une paix honorable, avantageuſe, & durable. Or, la vraie cauſe de la ſituation floriſſante de cet Etat, ſeroit effectivement, comme nous venons de le voir par ce petit détail, l'heureux choix des talens ſelon les emplois.

Il nous reſte encore à conſidérer la belle ſituation d'un homme placé dans un emploi dont il auroit le talent. D'abord quelle force d'attention, quelle intelligence, quelle exactitude, quelle ſagacité, quel diſcernement, quel jugement, dès qu'il s'agit de traiter des affaires aux-

quelles on eſt naturellement propre ? Il eſt évident que ces heureuſes diſpoſitions ſont autant de ſources d'où dérivent l'eſtime publique, la vraie gloire, le parfait contentement, la plus douce ſatisfaction, en un mot, le vrai bonheur & la félicité de la vie (*e*). Travailler en matières aſſorties à ſes talens ; c'eſt bâtir ſur la Nature ; c'eſt poſer les fondemens ſur une roche. La ſolidité des travaux d'eſprit exécutés par un homme conſtitué dans un emploi dont les fonctions ſe trouvent, ſi l'on peut parler ainſi, à l'uniſſon avec ſes talens, eſt un de plus beaux effets de la convenance des talens aux emplois. Tout ce qui part d'un eſprit en ſa place, porte

(*e*) Le judicieux Auteur de la *Théorie des ſentimens agreables*, eſt parfaitement d'accord avec ce que j'avance ici. *Plaçons*, dit-il à la page 140, *autant qu'il eſt poſſible notre bonheur & notre perfection, non dans des biens qui ſoient hors de nous, mais dans une ſuite d'occupations aſſorties à nos talens. L'Artiſan dont parle Horace*, ajoute-t-il plus bas, *auroit ſuffi pour apprendre à tout un peuple, qu'on ne peut être heureux que par des occupations aſſorties à ſes talens. Il étourdiſſoit tout ſon voiſinage par des chanſons qui commençoient avec le jour, & ne finiſſoient qu'à la nuit. Le beau-pere d'Auguſte, pour s'affranchir de l'importunité de ſa Muſique, l'enrichit par le preſent d'une terre, où l'ennui & l'inquietude prirent bientôt la place de ſa gaieté. Reprenez vos dons, vint-il dire à ſon Bienfaiteur, & rendez-moi à mes travaux.* L'Epitre d'Horace où il eſt parlé de cet Artiſan, finit par cette mémorable Maxime : *Metiri ſe quemque ſuo modulo ac pede verum eſt.*

cette empreinte. D'ailleurs l'exercice même d'un emploi auquel on eſt propre, développe merveilleuſement le talent, le fortifie, & en rehauſſe la valeur : car ce n'eſt en effet que le talent mis en œuvre, qui fait naître le grand-homme (*f*). Au-reſte l'analogie qu'on obſerve entre la force du tempérament & l'énergie des talens mis en action, eſt digne d'être remarquée ici. Qu'on laiſſe, par exemple, la libre carrière au tempérament colère, qu'on lui fourniſſe ſans ceſſe des occaſions propres à l'attiſer ; on verra bientôt des funeſtes fruits de ces continuelles irritations : cette terrible paſſion ſe montrera dans le dernier dégré de ſa fureur. Il en eſt tout ainſi du talent mis en œuvre ; le diligent & continuel exercice de la capacité naturelle dans les fonctions d'un em-

(*f*) Si l'on pouvoit engager les hommes à pratiquer cet avis : *Suivez la nature* : que l'Oracle de Delphes prononça lorsque Ciceron vint lui demander à quoi il devoit ſe deſtiner, nous en verrions bientôt un grand nombre d'auſſi habiles dans leurs profeſſions que cet illuſtre Orateur l'étoit dans la ſienne. *Naturam intueamur*, dit Quintilien, *hanc ſequamur : id enim facillime accipiunt animi quod agnoſcunt.* Mais on ſuit fort-rarement ce précepte : au-contraire, il eſt ordinaire de s'adonner à tel Art ou telle Science qui s'accorde le moins avec les diſpoſitions naturelles. C'eſt ce qu'Horace a voulu indiquer par ces vers :

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus :
Quam ſcit uterque libens cenſebo exerceat artem.

ploi augmente merveilleuſement ce tréſor, qui après tout n'a été confié à l'homme qu'afin de le mettre à profit. Auſſi l'Auteur de la nature verra, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, avec complaiſance ſes biens & ſes dons proſpérer entre les mains de celui qui en fait le vrai uſage : tout le monde admirera en lui la magnificence des préſens du Ciel. Quant à lui-même, les talens redoublent de prix pour l'heureux mortel qui eſt à même de les produire au grand jour, de les faire valoir, pour le ſervice de ſa Patrie, & de ſe procurer parlà l'eſtime, la vénération & les applaudiſſemens de toute une Nation, & ſouvent auſſi les louanges non ſuſpectes des Nations étrangères ou même ennemies. Enfin en accompliſſant autant qu'il eſt en lui les fonctions de ſon emploi, il rend au Créateur l'hommage dû à ſes bienfaits, & il s'acquite envers la Patrie du tribut de ſervices qu'elle eſt en droit d'exiger du Citoyen. Du-reſte quelque pénibles que puiſſent être ſes travaux, outre la capacité d'en venir à bout qu'il tient de la nature, il reçoit de ſon propre panchant, qui eſt toujours inſéparable du vrai talent, la force requiſe pour ſurmonter toutes les difficultés. Eh! peut-on manquer de reſſources d'eſprit néceſſaires dans l'exercice d'un emploi, tandis qu'on eſt d'un côté ſoutenu & pouſſé par la force

du talent, & de l'autre flaté & encouragé par le goût qu'on éprouve en exécutant le travail d'eſprit pour lequel on eſt propre, & dont on s'aſſure du ſuccès ? Ajoutez que la ſeule ſatisfaction intérieure produite par l'eſtime publique qu'on témoigne en tout lieu & en toute occaſion à quiconque, par l'utilité évidente de ſes travaux, s'eſt acquis une juſte renommée, ſuffit abondamment à le dédommager de tout ce que l'exercice d'un emploi peut avoir de gênant, de pénible, ou de désagréable. Outre cela, chéri, eſtimé, honoré du Prince & du peuple, la vie d'un homme conſtituée dans un emploi aſſorti à ſes talens, devient une charmante ſuite de ſentiments agréables. Bref, l'alliance des talens & des devoirs d'un emploi eſt une vraie & belle alliance de la Nature & de l'Art : c'eſt la plus riche ſource de tout ce qu'il y a d'agréable, d'utile, & de glorieux, dans la vie humaine. En effet ſi l'on goûte le plus parfait contentement dans le témoignage rendu par la conſcience ſur une vie bien employée ; s'il eſt doux de conſacrer ſes jours au ſervice de ſa Patrie ; celle-ci généreuſe & reconnoiſſante ne manquera pas d'honorer & de récompenſer abondamment le Citoyen laborieux & utile. Oui, à proportion de ſon mérite, il en peut eſpérer à juſte titre le comble de la

gloire & de la felicité d'ici-bas, l'immortalité de son nom, aussi-bien que le lustre perpétuel de sa Maison. Ah! qu'il est heureux de se trouver dans le cas d'une parfaite convenance de ses talens à l'emploi qu'on exerce!

O vous Souverains & vous Ministres de qui dépend la distribution des emplois de l'Etat, je vous conjure au nom du bien des peuples dont le Ciel vous a confié le soin & les intérêts, au nom de votre propre bonheur, je vous conjure, dis-je, de vous appliquer à connoître vos sujets (g) & de faire en conséquence un choix scrupuleux de ceux à qui vous conférez ces emplois qui exigent des travaux d'esprit! Que vos foiblesses, que vos intérêts particuliers, ou vos caprices; que les cabales, les intrigues, ou les importunités des prétendans ne vous fassent jamais vous départir de la maxime aussi juste que nécessaire d'adapter les sujets aux affaires pour lesquelles ils ont notoirement toutes les qualités re-

(g) *Il faut avant toutes choses*, dit le célèbre Bossuet, *que le Prince connoisse le naturel de ses sujets; & c'est ce que le Sage lui prescrit sous la figure d'un pasteur. Connoissez*, dit-il, *la face de votre brebis, & considerez votre troupeau.* Prov. XXVII. 23. Voyez la *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture-Sainte. Propos.* XII. Le Prince qui sait employer les hommes selon leurs talens, paroit en tout inspiré d'en-haut: tant il donne droit au but.

quiſes. Car ſi vous n'avez eu aucun égard au mérite dans la diſtribution des emplois, outre que votre gouvernement ſeroit tôt ou tard déteſté, craignez du-moins, ah! craignez la ruine totale qu'entraîne le déplacement des ſujets dans les Charges. Soyez plutôt attentifs & ſenſibles au bonheur de votre Etat & de vos Citoyens, qui eſt une ſuite certaine du bon choix des talens ſelon les emplois. Déterrez, honorez, ſoutenez, écoutez le mérite, vous en ſerez récompenſés avec uſure. Que ſi vous êtes ſourds à ma voix; ſi à cet égard vous reſtez dans l'inaction; à qui eſt-ce donc qu'eſt confié le ſoin du Bien-public? Si ce n'eſt à vous, à qui eſt-ce qu'il appartiendra de rendre compte à l'Eternel au grand jour du Jugement? ..... Conſidérez, peſez bien tout ceci.

Finalement je m'adreſſe à vous tous tant que vous êtes, qui recherchez des emplois; à vous ſur-tout, que la naiſſance a mis à même d'etre revêtus des emplois les plus importans; je vous conjure pareillement au nom de la tranquilité de votre conſcience, au nom de votre honneur & de votre bonheur, ne recherchez pas indifféremment quelque poſte que ce ſoit qui s'offre le premier, mais dont l'exercice peut ſouvent être au-delà de la portée de vos lu-

lumières, ou du moins très-opposé au caractère de votre esprit. Je vous en ai dépeint les suites funestes : tremblez pour vous & pour tout ce qui peut être envelopé dans votre malheur. Au-contraire, essentiellement intéressés au bien de votre propre individu, zélés pour le service que vous devez à la Patrie, & justement sensibles à l'honneur, à l'estime, à la gloire, que vous pouvez acquérir en vous acquitant dignement de votre emploi, tâchez plutôt, ah ! tachez de vous bien connoître, sondez bien vos forces (*h*), soyez en garde contre l'avarice, l'ambition, & l'amour-propre, de peur que les passions ne vous offusquent la vue dans cet examen : & après être parvenus à connoître le caractère de votre esprit, appliquez-vous à cultiver vos talens : cherchez les occasions de les mettre en œuvre : mais faites-vous une loi sacrée de ne jamais rechercher d'autre emploi que tel dont vous connoîssez les fonctions, & que vous savez être assorti à vos talens.

Ce sont-là de ces choses faciles à dire, mais difficiles à pratiquer, me dira peut-être quelqu'un : je l'avoue ; mais que s'en enfuit-il ? Elles ne laissent pas pour cela d'être moins

(*h*) - - *Versate diu, quid ferre recusent, Quid valeant humeri.* Horatius.

nécessaires au bien de l'Etat & de ceux qui sentent le devoir, & qui aspirent à l'honneur d'exercer dignement l'emploi qui leur est confié. C'est ce que j'ai tâché de mettre en évidence dans cet Essai. Si l'on trouve que la saine raison est parfaitement d'accord avec ce que j'y ai avancé, puisse-t-il être lu avec l'indulgence que mérite la pureté de mes intentions ! puisse-t-il produire le fruit qu'il m'est permis d'en espérer !

FIN.